

Auto Édition
CARLIE

C'ÉTAIT ÉCRIT

Chapitre 1

Gabriel.

Ah ! Les rues de Paris, elles regorgent d'immeubles aussi beaux les uns que les autres, d'individus aussi peu courtois les uns que les autres et surtout le meilleur pour la fin, d'embouteillages interminables. Comme tous les matins je me retrouve bloqué dans la voiture sur cette longue avenue qui sépare l'appartement de mon lieu de travail.

Je profite du trajet pour un rapide briefing avec Matt'

- Écoute-moi bien, si elle te pose des questions, nous n'étions que tous les deux hier soir, j'insiste sur les mots « tous les deux ».

Une main tendue sur le volant et une autre tenant le téléphone à l'oreille, j'attends impatientement d'avancer depuis plusieurs minutes.

Alors que je vais encore être en retard au bureau, je me concentre sur le récit que Matt' doit tenir auprès de ma petite amie. Je prévois les questions et les réponses. Quand il m'arrive de ne pas rentrer de la nuit Camille se montre une enquêtrice redoutable.

J'ai eu la chance de ne pas la croiser ce matin quand je suis passé en coup de vent pour prendre une douche et me changer en dix minutes. Comme d'habitude, je lui ai envoyé un petit message pour la rassurer de mon absence avec la fameuse excuse d'une rade de batterie.

J'écoute Matt' me raconter sa soirée, avec la jeune femme qu'il a rencontrée dans le bar où nous nous sommes retrouvés la veille au soir. Alors que les voitures devant moi avancent enfin, j'aperçois deux hommes en uniforme se tenant sur le bord de la route à côté de leurs motos. Je lance d'un coup mon téléphone sur la banquette arrière de la voiture, entendant à peine la voix de Matt' me racontant la suite de sa nuit. Les verres accumulés la veille, mon

peu de sommeil, m'invitent à faire profil bas. Je m'insulte de tous les noms et croise les doigts pour ne pas être contrôlé. J'essaie de camoufler tant bien que mal un bâillement qui me décrocherait limite la mâchoire. Je regarde mon visage dans le rétroviseur et remarque les énormes cernes, j'attrape d'un geste brusque mes lunettes de soleil laissées sur le tableau de bord. Pourtant le temps ne s'y prête pas spécialement en cette matinée où les rayons du soleil se font désirer. Avec une chance folle, la route se dégage juste avant que je ne passe devant eux, tout en souplesse. Je souffle un grand coup pour évacuer l'adrénaline accumulée en quelques secondes seulement et continue le peu de trajet qu'il me reste jusqu'au parking souterrain. Je suis en retard, comme d'habitude, j'appelle l'ascenseur qui se trouve bien sûr au dernier étage. Tout est contre moi aujourd'hui. L'ascenseur arrive enfin et je remarque en fouillant mes poches que j'ai oublié mon téléphone dans la voiture. Tant pis, je ferai sans jusqu'à ma pause déjeuner. J'appuie sur le bouton correspondant à mon étage et passe une main dans mon épaisse tignasse brune, histoire de remettre un

peu d'ordre dans mon apparence débraillée. Mes cheveux sont encore humides de ma récente douche. Je remets un bout de chemise qui déborde de mon jean à l'intérieur pour être présentable. La petite sonnerie de l'ascenseur m'annonce que je suis enfin arrivé. Je débarque dans le bureau où je retrouve Matt' concentré devant son écran d'ordinateur.

- Quinze minutes de retard, tu t'améliores, me lance-t-il moqueur.

Je m'installe à mon bureau qui se trouve face à celui de mon meilleur ami et lui montre gentiment en réponse mon majeur.

- Tu as de la chance, le patron n'a pas encore fait sa ronde...

Habitué par mes retards, notre patron aime jeter un coup d'œil dans notre bureau le matin pour être sûr que je sois là bien à l'heure. Je suis peut-être plus chanceux que je ne le pensais finalement.

Je détaille à Matt' ma nuit et lui fait de même après lui avoir annoncé que je n'avais pas pu écouter la fin de son monologue au téléphone.

Je connais Matt' depuis le collège, nous sommes inséparables, les études, les vacances, les nuits blanches à faire la tournée des bars. Nous faisons pratiquement tout ensemble, au point même d'avoir été colocataires pendant nos études supérieures. À l'époque, les soirées s'enchaînaient, les jolies femmes défilaient dans l'appartement devenu un quartier général pour nos amis. Cinq ans après, rien n'a vraiment changé, les soirées dans les bars, les nouvelles conquêtes même si je suis en couple depuis deux ans. En rencontrant Camille, j'ai cru que c'était elle, celle qui m'aiderait à me poser, qui me calmerait. La trêve amoureuse n'a pas eu raison de mes démons. J'ai craqué un soir après quelques verres avec une belle jeune femme des plus entreprenante. Que voulez-vous je suis un « faible homme ». J'ai tout de suite regretté et monté toute une histoire avec Matt' pour que Camille ne se pose pas de questions sur mon absence à son réveil. De fait elle n'y a vu que du feu. J'y ai pris goût inconsciemment par la suite. Tel un enfant heureux, roulant dans la farine les adultes. Je me comportais en « homme enfant ». Alors à chaque lendemain de

soirée, nous avons pris l'habitude de nous appeler avec Matt' pour se mettre d'accord.

- Alors, on ressort ce soir ?
- Je ne préfère pas non, je ne veux pas non plus abuser auprès de Camille, lui dis-je en me retenant de bâiller.
- Elle se doute de quelque chose, tu penses ?
- Je ne sais pas, mais elle est loin d'être bête...
- Alors pourquoi elle ne te quitte pas ? Me demande-t-il comme si je connaissais la réponse.

Je hausse les épaules en guise de réponse, je ne comprends pas moi-même. Alors que Matt' allait enchaîner, notre patron débarque dans notre bureau. Il nous salue, nous répondons d'un signe de tête. Le patron ne résiste pas au plaisir de charrier

- Je ne m'attendais pas à vous voir aussi tôt ici. Nous faisons nos têtes d'étonnés que nous adorons prendre à chaque fois que le boss est surpris par notre travail ou par notre présence à l'heure.
- Comme si c'était notre genre de ne pas être à l'heure...

Matt' n'a même pas le temps de terminer sa phrase que nous nous retrouvons de nouveau tous les deux seuls.

- Tu en fait toujours trop Matt', lui indiquais-je.

Cette surenchère m'insécurise à chaque mensonge partagé, il ne peut jamais s'empêcher d'en rajouter. Du coup je crains que son zèle ne me porte préjudice.

Je le regarde ressasser sa dernière phrase en cherchant ce qu'il a pu dire de mal, puis laisser tomber avant de se re-concentrer sur sa paperasse. Quant à moi, je me lance à mon tour dans le travail, et fais abstraction de la fatigue.

- Tu étais où cette nuit ?

Je découvre Camille dans la cuisine ouverte face à moi en pleine préparation d'un repas, ses cheveux blonds attachés en une queue de cheval fouillie. Cette coiffure inhabituellement négligée m'étonne. Camille aime tant prendre soin d'elle.

- Bonsoir à toi aussi, oui ma journée s'est bien passée merci, répondis-je en refermant doucement la porte derrière moi.
- Tu veux vraiment te moquer de moi là ? Je me suis fait un sang d'encre, tu ne m'as pas donné une seule nouvelle depuis hier soir, me lance-t-elle, en lâchant le couteau qu'elle tenait dans l'évier.

Elle pose ses deux mains à plat sur le plan de travail, baisse la tête et souffle un grand coup tout en fermant les yeux.

- Je sais, je suis désolé, mais tu sais comment terminent les soirées avec Matt' ... Dis-je en m'apprêtant à commencer toute l'histoire montée avec mon ami.
- Ne t'épuise pas...

Elle me lance un regard qui me donne des frissons dans le dos, elle se doute de quelque chose c'est sûr et je me sens impuissant.

- Camille...

Je frotte mes mains moites contre le tissu de mon jean et avance vers elle ne sachant quoi faire ou quoi dire. Camille passe à côté de moi, son épaule frôlant

la mienne. Je lève la tête vers le plafond en me frottant le visage, épuisé de ma petite nuit et de ma journée interminable. Je n'ai pas la force de me confondre en explications avec elle. Je prends la place qu'occupait Camille auparavant. Je décide de continuer le dîner qu'elle a commencé. Une pizza maison, c'est l'une des qualités que j'aime chez elle, son amour pour la cuisine, ses petits plats m'ont de suite fait tomber sous son charme. Je me souviens qu'à notre premier rendez-vous elle m'avait invité chez elle et nous avait préparé un magnifique dîner avec une table décorée avec soin. C'était la première fois qu'une femme avait fait autant d'efforts pour moi, tout s'était tellement bien passé que nous ne nous sommes plus quittés après ce soir-là.

- Le dîner est prêt, tu viens ?

Aucune réaction, je n'ose pas insister et fais demi-tour, je connais son caractère. Quand elle décide de se renfermer dans son coin, je ne peux que la laisser seule, aucune discussion n'est possible. Il suffit juste de laisser passer du temps pour qu'elle revienne peu à peu vers moi, même si pour la première fois, je

doute que cela arrive. Je dépose la part de pizza que je viens de me découper dans une assiette et m'installe dans le canapé devant un film déjà vu une dizaine de fois mais qui m'offre une échappée belle. Je n'ai plus qu'à attendre demain pour continuer d'arranger les choses avec Camille.

Après cette rude soirée, j'essaie de me motiver pour commencer une bonne journée. Je mets en route la dernière musique de mon groupe préféré sur mon téléphone et file dans la salle de bain pour me préparer.

- Gab' baisse le son !

Je fais la sourde oreille face à la réflexion de Camille et continue de me préparer en essayant de suivre les paroles américaines.

- Tu le fais exprès ? Me demande-t-elle en ouvrant la porte de la salle de bain avec une violence que je ne lui connaissais pas.

Je me retiens de lever les yeux au ciel et décide de tourner le bouton du volume au plus bas pour ne pas qu'on se prenne la tête dès le matin. Je pense que l'on en a déjà eu assez comme ça. Je termine de me

préparer et fais des petits pas vers la cuisine pour ne pas déranger une nouvelle fois Camille. Je me prépare un café et en profite pour faire le tour des réseaux sociaux sur mon téléphone, au vu des vidéos de Matt' et d'un autre ami la soirée de la veille devait être bonne, j'ai hâte de découvrir sa tête au travail tout à l'heure.

Je m'avance délicatement vers le côté du lit de Camille, celui qu'elle n'a pas quitté depuis la veille après notre discussion sauf pour se mettre en tenue de nuit. Je me penche pour lui déposer un baiser, mais mes lèvres n'ont pas le temps d'atterrir sur son front qu'elle remonte la couverture sur son visage.

- Bonne journée quand même, lui lançais-je en me redressant.

Je quitte mon appartement déçu et sans bruit après avoir avalé d'une traite mon fond de café. Comment pourrais-je lui en vouloir de son comportement, je suis loin d'être un ange, je sais que je suis mal placé pour lui faire une crise.

Pour la première fois depuis trois ans, je vais arriver en avance. En même temps je suis prêt à tout pour

être loin de l'ambiance qui trône chez moi. Je sais que Camille a compris, elle le devine à chaque fois que je lui mens et je ne sais pas pourquoi elle continue de rester avec moi. Elle pourrait avoir un homme qui la respecte, qui ne va pas voir ailleurs, qui n'est pas faible face à la gent féminine. Depuis deux ans elle continue de supporter mes écarts, parfois je me dis qu'elle n'est pas là pour moi, mais pour ma situation financière. En effet ce n'est malheureusement pas avec son mi-temps dans un magasin de prêt-à-porter qu'elle peut s'offrir tout ce qui se trouve dans sa penderie. Je sors du parking de l'immeuble et je rejoins la route du travail. Il me faut normalement dix minutes pour arriver mais je me fais avoir avec les embouteillages à chaque fois. Je devrais le savoir pourtant depuis trois ans que je suis dans l'agence. L'animateur radio annonce huit heures pile, si j'arrive en retard avec une heure d'avance, je ne comprends pas.

Alors que j'écoute les dernières informations, le ciel semble atterrir sur le toit de ma voiture. Je regarde le plafonnier du véhicule : il est enfoncé. Choqué, je

sors au plus vite tout en me battant avec ma ceinture de sécurité qui me retient en otage. Je m'écarte et découvre deux jambes qui dépassent du toit. Je prends mon visage entre mes mains et ne quitte pas ma voiture du regard.

- Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Hurlais-je
Le corps d'une femme est étendu sur ma voiture. Je secoue ma tête pour essayer de reprendre mes esprits et découvre peu à peu les personnes s'attrouper autour de moi, certains au téléphone, d'autres essayant de parler à la femme qui vient d'atterrir sur mon véhicule. Pour quoi faire ? Vous croyez vraiment qu'elle peut vous répondre ? Je regarde l'immeuble derrière moi, il s'agit d'un hôtel sur plusieurs étages. J'essaye de distinguer d'où elle a bien pu sauter. Des larmes troublent ma vue... qu'importe l'étage, elle ne pourra pas s'en sortir, c'est impossible. J'entends au loin la sirène des pompiers, j'ai l'impression qu'ils n'ont vraiment pas mis de temps à venir. Je ne réalise pas depuis combien de temps je suis prostré à ne plus quitter des yeux le corps de cette femme. Plus aucun son n'existe autour de moi, plusieurs hommes en

uniformes accourent vers le véhicule et essaient tant bien que mal de soulever la femme pour l'amener délicatement vers le brancard que d'autres collègues ont apporté à proximité.

Après que les portes arrière soient fermées, le camion fait sonner sa sirène et disparaît au loin. Je me retrouve seul, regardant la foule se disperser, il n'y a plus rien à voir. Et je ne réalise toujours pas ce qu'il vient de m'arriver.

Chapitre 2

Esmée.

Une douleur au crâne me réveille, mes yeux mi-clos détectent un endroit que je ne reconnais pas de suite. Il ne m'est pourtant pas inconnu, ce décor blanc, ce bruit de machine, cette odeur de désinfectant, je comprends que je me trouve une nouvelle fois dans une chambre d'hôpital. Il y a aussi cette perfusion, cette aiguille enfoncée dans mon bras gauche. C'est toujours une surprise de se réveiller avec cette chose accrochée dans la peau qui me rend vaseuse. Je ne peux pas rester dans cet endroit. La dernière fois, ils m'ont internée de force, enfermée pendant des semaines, je ne veux vraiment pas revivre ça. Je dois m'en aller au plus vite. Je glisse mes jambes hors du

lit et découvre cette affreuse chemise de nuit qui m'arrive à la moitié des cuisses bien pâles. Je cherche mes vêtements, ne voyant rien, je me lève difficilement et m'approche de la penderie d'un pas mal assuré. Le sol est horriblement froid sous mes pieds nus. Cette foutue perfusion m'empêche d'aller jusqu'au bout de mon chemin. Je prends l'initiative de l'enlever délicatement. Je pince les lèvres pour retenir un hurlement qui à coup sûr alerterait une infirmière. Je souhaite éviter un débarquement en furie dans la chambre. Le bras libre, je continue mon avancée et découvre un sac en plastique en ouvrant une des portes. Après l'avoir récupéré avec difficulté, je retourne vers le lit et reprends mon souffle. J'enfile lentement mon jean, mon débardeur et ma chemise à carreaux un peu trop large pour moi. Des coups insupportables dans la tête accompagnent chacun de mes gestes. Mes Converse noires aux pieds, je m'avance vers la porte, attrape la poignée, appuie dessus et glisse un œil vers le couloir. Deux femmes habillées de leurs tenues blanches, passent devant ma porte en rigolant. Je laisse couler quelques secondes avant

d'ouvrir un peu plus la porte pour y passer la tête. Rien à l'horizon. Je referme derrière moi et m'aventure dans le long couloir, je tire sur mes manches pour me réchauffer les mains et essaie de paraître la plus naturelle possible. Je me tiens fermement à la barre fixe accrochée au mur à mes côtés, mon équilibre est incertain, ma tête se met à tourner et des flashes me reviennent à l'esprit. Je revois le vide devant moi, au bord de cette fenêtre de la chambre d'hôtel que j'occupe depuis quelques jours. Je suis à nouveau aux prises avec cette vue trouble. Mon cœur bat tellement vite qu'il me donne l'impression qu'il va exploser. Cette crise, cette énième crise qui m'étouffe, qui me donnait juste envie de tout arrêter, de ne plus rien ressentir, juste de sauter, pour ne plus jamais me réveiller. Une urgence, une évidence à cet instant : ne plus jamais ressentir aucune autre douleur.

Mon cœur est anéanti, je viens de vivre la plus grande épreuve de ma vie et pourtant je pensais que le décès de ma maman serait la pire chose à vivre. Je suis en couple avec un homme un peu plus âgé que

moi, depuis deux ans. Notre histoire est au point mort : il est marié. Il me rabâche sans cesse qu'il est en instance de divorce, que cela prend beaucoup de temps. Il m'assure qu'entre lui et sa femme tout est terminé depuis qu'il m'a rencontrée. Il jure qu'il n'y a que moi dans sa vie. Je sais au fond de moi que c'est faux, que ses absences ne sont pas toutes dues à son travail. De toute évidence sa femme fait encore partie de sa vie. Mais je l'aime et j'aime ses petites et trop rares attentions qu'il me porte quand on se voit par-ci par-là dans le même hôtel depuis quelques mois. Je n'ai que lui dans ma vie. Je n'ai personne, pas d'entourage, je suis seule au monde depuis la perte de ma mère, ma seule famille. Avant nous étions toutes les deux, c'était parfois dur et parfois simple, cela dépendait de sa maladie. La bipolarité. Cette chose immonde prenait une place immense dans nos vies, elle nous enlevait des bons moments pour les transformer. Et comme si cela ne suffisait pas, j'ai moi aussi la maladie en héritage. Alors, j'apprends à vivre avec, seule désormais. Je sais que je me dois d'avancer masquée. Cette maladie fait peur et fait fuir ceux qui sont dans

l'ignorance. Les professionnels sont tout aussi démunis et n'ont d'autres solutions que le recours à la « camisole chimique » et ses combinaisons plus ou moins heureuses de traitements. Quelques semaines après l'enterrement, je suis allée voir le spécialiste qui suivait ma mère pour lui parler de mes doutes. J'avais, à force de lectures et de questionnements sur mes impasses à répétition, posé mon diagnostic. A la suite de quelques examens, le médecin confirmait mes doutes. Je suis moi aussi bipolaire. Je suis partie en courant. Je n'ai pas réglé la consultation comme si en ne payant pas le médecin je conjurais le sort. Il était pour moi hors de question que je devienne un zombie comme avait pu l'être maman à la fin de sa vie. Depuis ce jour je m'occupe de moi toute seule, j'apprends à vivre avec ce qu'il se passe dans ma tête.

Un goût amer s'installe peu à peu dans ma gorge, tout en réussissant à quitter l'enceinte de l'hôpital je repense aux dernières paroles que Paul m'a craché au visage après avoir quitté la chambre d'hôtel « tu n'es qu'une bonne à rien et tu le sais très bien ».